Zeitschrift: Le pays du dimanche Herausgeber: Le pays du dimanche

**Band:** 2 (1907)

**Heft:** 104

**Artikel:** Feuilleton du Pays du dimanche : le chat du Père Michel : souvenirs

d'enfance

Autor: [s.n.]

**DOI:** https://doi.org/10.5169/seals-257167

#### Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

#### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

#### Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

**Download PDF: 26.11.2025** 

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

et communications
S'adresser
s la rédaction du

# LE PAYS

Pays du dimanche

à

Porrentruy

TELEPHONE

## DU DIMANCHE

## Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

## Les Syndicats jaunes en Allemagne

Les associations professionnelles en Allemagne, déjà existantes, se trouvent en présence d'un nouvel adversaire. Jusqu'ici, les associations socialistes, les associations chrétiennes, les associations Kirsch-Duncker, se disputaient la confiance des ouvriers. Une quatrième association vient d'entrer en scène avec l'ambition d'attirer à elle les travailleurs vraiment soucieux de la paix sociale. C'est le syndicat appelé syndicat jaune. Acqueilli d'abord avec une profonde indifférence, il a dû nécessairement fixer l'opinion publique sur lui. Il est combattu, à l'heure présente, par les trois associations qui se sont partagé le monde du travail.

Le syndicat jaune a été fondé par les patrons, les industriels. Il veut travailler à l'union entre les patrons et les ouvriers. Il veut empêcher les grèves. Il se propose d'assurer du travail à ses membres, de procurer un salaire convenable, de protéger les ouvriers contre le despotisme des socialistes, de former des groupes professionnels pour les opposer aux bataillons rouges. L'association ne publie pas la liste de ses membres pour ne pas les exposer aux représailles des autres syndicats. Une recommandation spéciale, une liste d'accompagnement est donnée aux membres qui vont dans une autre ville. Ils doivent trouver asile et protection auprès des patrons qui font partie de l'association. Un journal a été créé depuis peu pour la défense du pro-

Feuilleton du Pays du dimanche

## LE CHAT DU PÈRE MICHEL

Souvenirs d'enfance

H

Il me revaudra ça...

Ce fut mon idée persistante, ma crainte obsédante.

Comment pourrais je bien m'y prendre pour échapper à sa vengeance ou à celle de son maître?

Clément, mon camarade Clément, dont le caractère était aussi débonnaire que le nom, et le seul en qui j'avais assez de confiance pour lui faire part de toutes mes impressions, me conseilla de tenter une réconciliation.

- Ce serait encore ce qu'il y aurait de

gramme et pour la propagation de l'œuvre. Il porte en vedette ces mots: « Par l'entente entre patrons et ouvriers, arriver à l'union dans le travail rémunérateur pour tous. »

Ce programme, dans ses lignes générales, semble de premier abord être acceptable pour tout ouvrier ami de l'ordre et du travail. Les syndicats chrétiens veulent avant tout travailler à la paix sociale. Ils considèrent la grève comme légitime et souvent comme l'unique moyen de défense pour les intérêts professionnels, mais ils ne l'org n'sent qu'en cas de nécessité, et dans ces conflits, ils entendent conserver toute leur indépendance. Ils ne sont pas les adversaires des patrons, au confraire, bien compris, intelligemment soutenus, ils en seraient les meilleurs défenseurs. Seulement ils savent, et l'expérience de chaque jour le démontre avec trop d'évidence, que la plupart des patrons ne sont pas encore pénétrés des principes d'une économie sociale vraiment chrétienne. On conserve encore dans les régions patronales, trop de suspicion à l'égard du monde du travail. Toute revendication, même la plus légiti me, apparaît trop souvent comme une révolte contre l'autorité.

Les syndicats chrétiens se séparent donc des syndicats jaunes et pour les principes et pour la méthode, et pour la tactique les syndicats jaunes veulent rester en dehors de toute politique et de toute confession religieuse. Ils parlent avec un égal dédain et des rêveurs rouges avec leurs chimères, et des rêveurs noirs avec leurs songes de l'audelà. Jeter ainsi l'insulte et le mépris à la face des ouvriers chrétiens, constitue une

mieux, me dit il ; comme ça. tu n'aurais plus rien à redouter.

Le conseil me parut sage et je résolus, après mûre réflexion, de le suivre, malgré ma terreur et mes appréhensions.

Je me revois toujours, un dimanche matin, portant à mitre Berna plus que la moitié de mon repas, mis de côté à son intention.

Un repas succulent qu'il allait faire, le méchant animal. Il s'en lècherait les moustaches et, sans nul doute, ce bon procédé lui ferait oublier l'autre.

Il était midi et demi et, ayant quitté la table familiale avant les autres, je me diri geai vers la maison du rebouleux devant laquelle Berna guettait, comme toujours, les moineaux naîts et les lézards paresseux venant se prélasser au soleil.

Je l'appelai doucement. Il me regarda et, à travers ses paupières à demi closes, ses yeux brillèrent comme des escarboucles. sottise et un manque de tact. Les syndicats chrétiens n'ont pas manqué de le relever affirmant hautement que s'ils laissaient la politique en d hors de leur activité, ils sont fermement décidés a résoudre la question sur le terrain de l'Evangile et des principes chrétiens.

C'était, de plus, de mauvaise guerre, d'entrer ainsi en campagne. Aussi bien, au dernier congrès des ouvriers chrétiens à Berlin, la résolution suivante fut votée à l'unanimité : « Le congrès, comme représentant du mouvement national chrétien ouvrier, se prononce avec la dernière énergie contre l'association, connue sous le nom d'association jaune, fondée pour sauvegarder en général, les intérêts des entrepreneurs et entièrement dépendant d'eux . Le co grès remarque que les syndicats jaunes suppriment la liberté au profit de la dépendance, mettant la bienveillance à la place du droit, organisant des troupes de défense pour les entrepreneurs, confisquant l'individualité et l'éducation professionnelle pour y substituer l'arbitraire pour la formation professionnelle.

Les ouvriers chrétiens organisés prennent l'engagement de combattre de toutes leurs forces l'ennemi nouveau et de se rattacher, plus compacts et plus unis, aux associations chrétiennes qui seules sauvegardent leurs intérêts professionnels.

Comme les syndicats jaunes s'entourent de mystère, tiendent cachée la liste de leurs membres, il est impossible de se prononcer en connaissance de cause, sur les résultats de l'œuvre nouvelle. A-t-elle quelques espérances de vivre? L'argent fourni par les capitalistes sera-t-il suffisant pour proton-

Puis il s'étira, ouvrit sa mâchoire et s'approcha, hérissant le poil, tandis que je déposais à terre le restant de poisson et de viande apporté dans un vieux journal.

Il mangea, grignota plutôt, pendant un quart d'heure. Et je devenais plus gaillard, je ne tremb'ais plus, j'osais le regarder en face quand il levait la tête, persuadé que nous ne serions plus ennemis après le régal que je lui procurais et, tranquillisé, rassénéré, pensant qu'après tout il valait mieux vivre en bonne intelligence, le cœur léger et le front haut, j'écoutais en le regardant les cigales qui bruissaient derrière moi, tapies contre l'écorce des novers.

Quand il ne resta plus rien dans le journal, Berna vint, pour signer le pacte de paix sans doute, frotter comme l'autre joursa maigre échine contre mes jambes et, comme l'autre jour ne voulant pas repousser cette avance, j'essayai de le caresser.

- Viens Berna!... mon joli Berna!

ger une existence précaire ? Il ne faudra pas attendre longtemps pour le savoir,

H. CETTY.

### MITCHILLICIAN TO THE STATE OF T Mademoiselle Rotisset

C'était le jour de l'an 1772.

A travers les rues paisibles du Marais. grand'mère et petite fille s'en allaient à pas comptés, également soucieuses de ne pas compromettre la dignité de leur maintien et

l'harmonie de leur toilette.

L'une, sexagénaire replète, à l'œil encore vif, au sourire malicieux, à la lèvre sensuelle, devait aimer les fins morceaux, les reparties piquantes et même une pointe de grivoiserie, en vraie bourgeoise du dixhuitième siècle; l'autre fillette de seize ans à peine, avait une taille ronde, un corsage avantageux (c'est elle qui le di!!), un teint clair, des yeux expressifs; bref, un ensemblement fort agréable, malgré une certaine importance gourmée, un sérieux affecté, lui donnant un petit air janséniste que les futurs députés du tiers allaient remettre à la mode.

Manon Philippon, fille d'un graveur de mérite, sortait du couvent des Dames de la Congrégation, rue Neuve-Saint Etienne, et était venue passar quelque temps avec sa bonne maman, avant de rentrer à la mai-

son paternelle.

Intelligence peu ordinaire, elle étonnait ses parents et ses maîtres par sa raison précoce, ses goûts au-dessus de son âge, dont elle était quelque peu vaine, malgré ses prétentions à la modestie.

Elle se délectait à la lecture du Timée, de saint François de Sales, et de Vie des hommes illustres, de Plutarque, sans dédaigner cependant de s'abaisser aux soins vulgaires de la cuisine et du ménage.

Enfin, c'était une jeune personne accomplie, dont Mme Philippon, indulgente comme toutes les aïeules, était si fière qu'il lui tardait de faire apprécier ses hautes qualités sur un théâtre plus vaste et dans un milieu plus choisi que son salon mesquin

ou l'atelier paternel.

Dans la jeunesse, elle avait été institutrice des enfants de la marquise de Boismorel, et était demeurée en relation avec cette noble famille, c'est-à dire qu'elle lui rendait une visite au jour de l'an (sans laquelle on cût probablement oublié qu'il existait, de par le monde, une demoiselle Rotisset!) elle profita de la présence de sa petitefille pour l'emmener avec elle, se flattant qu'elle y paraîtrait dans tous ses avantages.

Ah! le misérable!

J'étais penché sur lui et il n'eut qu'un bond à faire pour sauter sur mon épaule et, de là. me labourer le visage de ses griffes aiguës. Je le repoussai d'un coup de poing et il se sauva grondant et montrant ses dents.

Je ne criai pas: mais, affolé par cette attaque subite, je courus d'un trait à la ferme et, quand on me demanda ce qui m'était arrivé pendant que ma mère lavait mon visage abîmé et saignant, je répondis que ja venais de tomber contre la haie épineuse bordant le chemin.

Je voulais me venger sans en rien dire d'avance à personne dans la crainte qu'on m'en empêchât.

Quelques jours plus tard j'aperçus Berna

Devenue Mme Philippon, elle se souvenait toujours, avec un plaisir nuancé d'orgueil, d'un temps de dépendance, insupportable pour certaines natures, mais non pour des êtres simplistes et sans envie. Les idées égalitaires, qui devaient bientôt courir les ru s, ne dépassaient pas encore les cercles encyclopédistes, et l'on trouvait aussi naturelle la hiérarchie établie en haut qu'en bas. Une bourgeoise d'alors, se considérant fort au-dessus d'une petite boutiquière, ne jugeait pas mauvais qu'une femme de qualité pensât de même à son endroit.

Mano détait loin de partager ces sentiments. Elle admettait sans difficulté sa propre supériorité évidente, mais non son infériorité relative ; elle acceptait comme dus les hommages et le dévouement d'esprits plus humbles, telles que son amie de couvent, Sophie Canet, ou la bonne : œur Sainte-Agathe, dont elle se complaisait à vanier l'attachement passionné pour sa personne; mais elle ne devait jamais comprendre qu'une reine eût des courtisans.

Pendant un séjour à Arpsjon, chez son oncle et sa tante Besnard, qui la chérissaient et la choyaient comme une fille, tout son plaisir avait été gâté par une malencontreuse invitation à dîner au château voisin, dont son oncle avait été régisseur, et où on les reçut... à l'office! La basse do-mesticité mangeait bien à la cuisine; mais c'est égal, ce mot : l'office! lui mettait une rougeur au front.

Aussi s'étend elle quelque peu, dans ses Mémoires, sur la mésalliance de sa tante Besnard, terme assez amusant sous une

plume républicaine.

En arrivant rue Saint-Louis, devant l'hôtel de Boismorel, elle fut agréablement impressionnée par son aspect imposant : bonne-maman avait des relations sortables, au moins!... et on les admit an salon!

La maîtresse de céans s'y trouvait seule en compagnie d'un jouvenceau imberbe, à la figure poupine, qui, agenouillé devant elle sur un coussin, lui tenait sa boîte à

mouche et son miroir.

Plus âgée que l'ex-institutrice, elle s'efforçait de paraî re plus jeune, grâce aux artifices du rouge et du noir, dont elle avivait l'éclat de son teint et de ses yeux. Accoudée sur sa bergère, entourée d'an nuage de dentelles, elle répandait un délicieux arome de poudre à la maréchale, et, le petit doigt levé, plaçait délicatement, de sa main encore belle, uue mouche assassine dans le coin de sa lèvre fanée.

Elle reçut avec majesté les compliments

et les vœux des visiteuses.

Bonjour, mademoiselle Rotisset, ditelle d'une voix de tête passab'ement im-

dans le verger de notre ferme. Que venaitil faire chez nous, sinon commettre encore quelq e méfait, ou bien, qui savait, peutêtre quelque maléfice?

Justement mon père qui, cependant, passait pour le plus robuste du pays, n'avait pu se lever le matin, pris soudain d'un malaise indéfinissable et, dans le fond de mon cœar, c'était lui que j'en accusais.

Je le dis à mon camarade Clément et, à force d'éloquence, je fus enfin assez heu-reux pour le convaincre et l'associer à mon désir de représailles.

- Il faut tuer cette horrible bête!
- Comme tu voudras, me répondit-il.
- Aujourd'hui, tout à l'heure, tant qu'il est encore chez nous; nous ne trouverons pas de meilleure occasion.

pertinente sans se dérenger de son importante occupation; je vous remercie... Ne bougez pas, Sosthène!... C'est bien à vous de me venir voir.,. et de m'amener votre petite fille... je m'intéresse à tout ce qui vous touche... Là! monsieur mon petit-fils, vous pouvez saluer ces dames.

Il se releva penaud et s'inclina gauche-

ment.

- Approchez, petite, dit la douairière, la dévisageant à travers son lorgnon d'écaille ; levez le menton... Pas mal!... Marchez un peu... Jolie tournure!... Mes compliments, mademoiselle Rotisset; elle est gentille, très gentille !... Et l'on. est sage ? obéissante ? pas trop coquette?

Outree d'un pareil examen, elle ne ré-

pondit pas, très digne.

Aimez-vous les bonbons, les colifichets, la parore?

- Je prise peu ces frivolités, madame. — Et quoi donc, mon cœur? Pas la philosophie, je suppose!

Elle riait, amusée. Puis sans transition:

Avez vous mis quelquefois à la loterie?

- Non, madame; j'aime peu les jeux de hasard.

- Elle est impayable !... Mademoiselle Rotisset, vous lui ferez choisir un numéro pour moi; elle me portera chance... C'est entenda! n'est-ce pas ? Maintenant, allez, enfants; nous avons à causer. Allez jouer au jardin, avec vos consins, Sosthène.

(A suivre).

#### Sao-Paulo-Tunis

Ce n'est pas seulement en Europe et aux Etats Unis que les villes se développent rapidement et que le commerce et l'industrie font des progrès constants.

Au Brésil et en Tunisie de vraies métamorphoses s'accomplissent dans un laps de

temps très court.

Dans le premier pays, les grandes plaines arides et désertes ont été transformées en vastes plantations de café, de cacao, de coton et de riz; des petites bourgades ont fait place à de gros bourgs, voire même à des villes, en un mot la civilisation a pénétré presque partout. La preuve la plus probante que ce développement est réel, c'est d'examiner la situation de Sao-Paulo, au

Sao Paulo est situé par 21 degrés de latitude sud, presque sous le tropique du Ca-

- A ton aise. Mais regarde bien si nous sommes senls.

La maison, en effet, était déserte. Ma mère venait de partir chez une voisine, mon père reposait dans un autre corps de logis et les serviteurs étaient aux champs.

- Attrapons-le, dis-je résolument ; j'en ai assez de trembler chaque fois que je passe devant chez le père Michel, à cause que son chat me griffe presque toujours. Il faut que ça finisse!

Tu as raison. Attrapons le.

Ce fut très difficile, mais, cependant, l'appât d'un bol de lait finit par vaincre sa défiance et il nous suivit dans la cuisine dont, aussitôt, nous fermâmes la porte pendant qu'il buvait le lait dont il paraissait très friand.

(A suivre.)